

UN MANIFESTE POUR L'HISTOIRE INTELLECTUELLE. LE DICTIONNAIRE DES CONCEPTS NOMADES

Sophie ROUX *

Il est toujours difficile de rendre compte d'un ouvrage collectif : la diversité des articles appellerait idéalement une diversité de traitement, mais celle-ci est en pratique impossible étant donné les limites assignées à une chronique de la recherche. Cette difficulté se fait gageure lorsqu'on a affaire à un ouvrage comme le *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines* (par la suite DCN)¹. Ce dernier se présente en effet comme un ensemble de vingt-cinq contributions d'une quinzaine de pages chacune, écrites par des auteurs de différentes nationalités et ayant pour titres des termes relevant de catégorisations extrêmement variées. On passe, par exemple, d'« Absolutisme » à « Cacique, *cacicazgo* (fin xv^e-xviii^e siècles) », « Cacique, *caciquisme*, *caudillisme* (fin xix^e-xx^e siècles) », « *Fortuna* », « Histoire contemporaine », « Humanisme civique », « Moyenne », « Parrain, parrainage », « *Narratio*, récit », ou « Travail, *labor/work, Arbeit* ». Pour relever une telle gageure, j'aborderai le DCN d'un point de vue méthodologique. Je prendrai comme angles d'attaque les trois concepts qui apparaissent dans son titre : 1) le concept de dictionnaire, 2) le concept de nomadisme en sciences humaines, et, si l'on peut dire, 3) le concept de concept. 4) En guise d'envoi, je confronterai le DCN à deux entreprises remarquables auxquelles il se réfère explicitement. L'enjeu de tout ceci sera d'explicitier les réflexions que m'ont inspirées cet ouvrage à bien des égards stimulant.

1) Considéré quant à sa forme, un dictionnaire est un recueil de mots classés par ordre alphabétique. Considéré quant à sa fonction, un dictionnaire offre traditionnellement à son lecteur la capacité de rapporter l'étranger au familier, ce qu'il ne connaît pas encore à ce qu'il connaît bien. Ainsi, un dictionnaire bilingue permet à celui qui le consulte de faire correspondre les termes d'une langue qui lui est étrangère aux termes

* À propos du *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, dir. Olivier CHRISTIN, en collab. avec Raphaël BARAT et Igor MOULLIER, Paris, Métailié, 2010. Sophie Roux est maître de conférences à l'université de Grenoble II. Ses travaux portent sur l'histoire des idées philosophiques et scientifiques du xvii^e siècle. Elle a notamment publié *L'Essai de logique de Mariotte. Archéologie des idées d'un savant ordinaire*, Paris, Classiques Garnier, 2011. Adresse : Philosophie, Langages et Cognition (EA 3699), Université Grenoble 2, bâtiment ARSH, BP 47, F-38040 Grenoble cedex 9 (Sophie.Roux@upmf-grenoble.fr).

1. Le projet collectif dont résulte cet ouvrage avait été présenté dans CHRISTIN, 2007, que l'introduction du DCN reprend en grande partie.

d'une langue qui lui est familière. Le *DCN*, s'il adopte bien la forme du dictionnaire, se propose de remplir la fonction inverse à celle qui est traditionnellement assignée aux dictionnaires : son propos n'est pas de réduire l'étranger au familier, mais, au contraire, d'introduire l'étranger dans le familier, de produire des effets d'*estrangement* ou de *Verfremdung*. Pour utiliser le vocabulaire du *DCN*, il s'agit de dénaturer, d'objectiver et d'historiciser un certain nombre de concepts dont on pourrait penser qu'ils vont de soi. Les gains d'une dénaturalisation de ce genre sont de deux ordres.

En premier lieu, elle prend une valeur polémique et subversive par rapport à ce qu'est devenu le genre « dictionnaire » depuis une vingtaine d'années. Le marché de l'édition scolaire et universitaire faisant loi, toutes les disciplines ont vu proliférer des dictionnaires procédant d'opérations commerciales, mais n'en prétendant pas moins à l'objectivité et à l'exhaustivité, sans pour autant avoir pris la mesure de leur subjectivité ni avoir compris que l'exemplarité vaut parfois mieux que l'exhaustivité. Il s'agit donc dans le *DCN* de mettre en place une critique en acte de ces dictionnaires-là. D'une part, certaines de ses entrées montrent explicitement que « le point de vue de nulle part » n'est pas plus de science infuse dans les dictionnaires que dans d'autres ouvrages. L'entrée « Confession » (p. 117-132) est par exemple en grande partie consacrée à examiner les différents partages que des dictionnaires français et allemands, dans des contextes historiographiques déterminés par les querelles du catholicisme et du protestantisme, ont opérés au sein de cette notion. D'autre part, la diversité même des catégories dont relèvent les différentes entrées exhibe la part d'arbitraire, d'inertie intellectuelle ou de convention sociale que véhiculent les dictionnaires lorsqu'ils procèdent au découpage d'une discipline – quand ce n'est du monde –, en un nombre fini d'entrées.

Cette dénaturalisation conduit en second lieu à une forme de réflexivité particulièrement intéressante, consistant à analyser explicitement le rapport entre les catégories naïves, employées par des acteurs qui ont parfois des fins polémiques, et les catégories savantes, employées par les chercheurs qui visent une certaine objectivité sans toujours l'atteindre. C'est ainsi que la question de savoir si les savants doivent ou non reprendre les catégories des acteurs, soulevée dans l'entrée « Grand Tour (tourisme, touriste) » (p. 184), est systématiquement traitée dans certaines entrées, sans d'ailleurs y recevoir la même réponse. De fait, alors que l'entrée « Avant-garde » se conclut par une critique des historiens qui reprennent cette catégorie au premier degré, et donc par une invitation à en traiter au second degré (p. 78-82), l'entrée « Mouvement ouvrier » (p. 310-312) s'achève par le regret que les historiens, au lieu de se saisir de cette catégorie initialement militante, l'aient tenue à distance comme une chose impure. Au passage, on notera que certaines entrées remarquent que, quoiqu'ils en aient, les historiens n'échappent pas à l'impureté, autrement dit ici à la détermination politique. Ainsi, l'entrée « Junker » (p. 263-281) établit que, dans la longue histoire de cette catégorie, les polémiques politiques se sont toujours jointes aux considérations historiographiques. Quant à l'entrée « Humanisme civique » (p. 219-231), elle montre que, si cette catégorie a été formée par Hans Baron, puis investie d'un nouveau sens par John Pocock, c'est qu'ils souhaitaient tous deux réhabiliter le républicanisme, le premier pour défendre la République de Weimar, le second pour reconstituer, contre le libéralisme, une forme alternative de citoyenneté.